

## SALVATOR

---

Le mot *Salvator* a eu, dans la langue latine, une fortune curieuse, dont il est intéressant de suivre les vicissitudes.

Il ne faut pas craindre de reprendre les choses d'un peu haut pour en montrer la genèse et la suite.

L'idée que des êtres supérieurs veillent avec sollicitude sur les comforts de l'homme, quand l'homme est conscient de ses devoirs envers eux, cette idée-là était très ancienne dans le monde grec. On en trouve les traces dès le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; et depuis lors une série ininterrompue de textes et d'inscriptions attestent la confiance publique en ces *Σωτήρες*, en ces dieux sauveurs.

*Σωτήρ*, c'est-à-dire « sauveur », telle était, en effet, la désignation ordinaire, l'épithète, l'épiclèse — comme disaient les Grecs — qui définissait cette action tutélaire, cette bienveillance salvatrice, dont il s'agit de bien préciser la nature.

A qui la dénomination de « sauveur » était-elle ordinairement attribuée ? Elle l'était, comme une épithète de nature, à quelques grands dieux et déesses, tels que Zeus, Athénè, Phébus ; elle l'était surtout aux divinités dont l'action passait pour spécialement efficace en certains cas déterminés, par exemple aux dieux protecteurs de la navigation — les Dioscures, Poseidon, Serapis, Isis, « la Dame de la Mer » — à telle déesse, comme Artémis, ou encore Isis qui, croyait-on, prêtaient leur assistance aux femmes, lors de la naissance des enfants — mais surtout au dieu guérisseur par excellence, au dieu dont tant d'ex-votos suspendus dans ses temples (à Éphèse, à Epidaure, à Pergame, à Corinthe, etc.) attestaient la « philanthropie », et qui suggérait à ses fidèles par des visions nocturnes les remèdes propres à les guérir, Asklepios<sup>1</sup>.

1. Voir USENER, *Götternamen*, p. 172 et s., 219 et s. ; BRUCHMANUS, *Epitheta deorum, quae apud poetas graecos leguntur*, Leipzig, 1903.

L'on voit sur quel plan nous sommes et nous restons. Le dieu-sauveur, c'est celui qui prête son aide à l'homme en toute conjoncture difficile ou périlleuse, qui le protège, le soulage, le guérit.

Ce plan est donc celui des réalités d'ici-bas. Et c'est ce qui explique que ce titre de *Σωτήρ* ait pu être transféré à des hommes qui, par les services qu'ils avaient rendus, par le caractère auguste de leurs fonctions, semblaient s'élever au-dessus de la condition commune, et apporter à leurs contemporains une moisson de bienfaits. C'est ainsi qu'en Égypte, les Ptolémée s'attribua l'épiclese de *Σωτήρ*, dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère — ou le reçut de ses sujets. Pareillement Antiochus I<sup>er</sup> au troisième siècle, Antiochus IV au second siècle.

Les Grecs étaient si peu économes de cette épithète honorifique qu'ils en décorèrent Flamininus <sup>1</sup>, Pompée, César. Et plusieurs empereurs romains s'en virent également gratifiés.

Paraphrasant une des inscriptions gréco-latines relatives à l'introduction du calendrier Julien dans la Province d'Asie <sup>2</sup>, celle qui a été découverte dans les fouilles de Priène, sur la place du Marché <sup>3</sup>, Adolf von Harnack a relevé <sup>4</sup> le ton mystique, enthousiaste, sur lequel est loué César-Auguste, l'homme que la Providence a comblé de tels dons en vue du salut des hommes qu'il apparaît comme un Sauveur <sup>5</sup> pour les générations à venir, qu'il réalise les espoirs de la génération précédente, et que le temps est clos où il fallait se repentir d'être né <sup>6</sup>. « Le jour de naissance du dieu n'a-t-il pas apporté au monde un message de félicité (*τῶν...εὐαγγελίων?*) » <sup>7</sup>.

Autrement dit, Auguste a tiré le monde romain du chaos des révolutions ; il a revigoré les âmes déjà travaillées de pessimisme.

1. PLUTARQUE, *Flamininus*, c. 16 ; DITTENBERGER, *Sylloge*, 275.

2. L'année civile devait commencer désormais au jour anniversaire de la naissance d'Auguste (ligne 5-6 du préambule latin).

3. Cf. *Mittheilungen des K. deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abtheilung*, Bd. XXIV (1899), p. 275-293. Texte, p. 288.

4. *Reden und Aufsätze*, I (1904), p. 301 s, HARNACK en rapproche l'inscription d'Halicarnasse, conservée au British Museum, (n° 994).

5. *Σωτήρ* est employé à la ligne 35.

6. ... quod paenitendi fuerit natos se esse finis (préambule en latin du proconsul Paulus Fabius Maximus).

7. Ligne 40. Cf. 44 ; 49.

Certes, toute idée religieuse n'était pas exclue de cette conception du souverain-sauveur, puisque les Orientaux considéraient leurs monarques comme participants en une certaine mesure à l'essence divine ; et qu'à leur tour les empereurs romains avaient permis qu'on leur rendît un culte et que, de leur vivant même, on leur élevât des temples. Mais il est évident que nul ne pouvait se méprendre sur le sens exact de ces déifications ; c'était en tant qu'incarnations vivantes de l'État, en tant que tuteurs des biens terrestres, en tant que bienfaiteurs publics, mainteneurs de la paix, chefs victorieux, que les souverains étaient ainsi assimilés aux dieux, dans la titulature officielle.

La transition entre le « salut » entendu au sens d'avantages terrestres, de sécurités matérielles — et le sens proprement religieux, je le trouverais volontiers dans certaines philosophies antiques. C'est ainsi que les disciples d'Épicure gardaient à leur maître une profonde reconnaissance de les avoir « libérés », sauvés : de quoi ? des passions qui gâtent la vie, obscurcissent le jugement, compromettent le bonheur ; des superstitions qui peuplent l'imagination de fantômes ; en un mot, de tout ce qui obstrue le chemin de la vie heureuse. Épicure est expressément qualifié de σωτήρ dans un papyrus publié par Crönert<sup>1</sup> et dans une inscription d'Oinoanda<sup>2</sup>.

Quand les stoïciens, pour autant que Sénèque, si éclectique, est leur interprète, parlent de « salut » (le mot est chez Sénèque : par ex. dans la *Lettre X*, 3), il s'agit avant tout d'une cure d'âme et non d'autre chose. Cela signifie que l'âme, au lieu de s'abandonner à la poursuite des faux biens — l'argent, le luxe, l'ambition — doit se raidir contre la destinée, contre le modelage affadissant que la vie tend à lui imposer, pour devenir une sorte de sanctuaire au seuil duquel viendront expirer les influences du dehors. — Au surplus, Sénèque croit-il à une autre vie ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il flotte et oscille sur cet article-là. Son éthique ne vise que la vie présente et elle y limite son effort.

1. *Rhein. Museum.*, t. LVI, p. 425.

2. *Bull. de Corr. Hellen.*, t. XXI, p. 402.

Il s'agirait maintenant de montrer dans quelle mesure ce terme de « Sauveur » a été employé — en dehors des milieux chrétiens — dans un sens plus proprement spirituel ; si ce sont les âmes elles-mêmes qui ont eu quelquefois le désir, ou l'impression, ou la certitude d'être libérées, *sauvées*, par une intervention d'en haut.

Mais ce serait me détourner de mon objet propre, qui est d'étudier comment *Σωτήρ* passa en latin. Et c'est à cet objet que m'achemine ce qui vient d'être dit.

Par une heureuse fortune, il se trouve que Cicéron a eu l'occasion de nous faire confidence — dans un passage nuancé d'ironie — de l'embarras qu'il éprouvait à trouver un équivalent à *Soter*.

Cela, à propos de plusieurs inscriptions où il avait lu ce titre, décerné à Verrès lui-même par les Siciliens.

« C'est un fait constant, écrit-il dans sa seconde *Action*, que, dans l'exercice de ses fonctions de préteur en Sicile, comme il lui était impossible de donner satisfaction à la fois aux Siciliens et aux citoyens qui portent la toge, C. Verrès s'est plutôt inquiété de remplir ses devoirs envers les alliés que de rechercher la faveur des citoyens romains. C'est pourquoi, il n'est pas seulement le patron de cette ville ; il en est même le *Soter* : c'est sur des inscriptions que je l'ai vu, à Syracuse. Qu'il est imposant, ce mot *Soter* ! Si imposant qu'en latin on ne peut le rendre par un seul mot. Quoi d'étonnant à cela ? le *Soter*, c'est celui qui a assuré le salut »<sup>1</sup>.

Cette remarque est de l'année 69.

Comment Cicéron a-t-il donc procédé, quand, dans la suite, il s'est vu obligé d'exprimer une idée voisine de celle que suggérerait le mot litigieux ? Il n'est ici que de suivre l'ordre chronologique de ses ouvrages.

Il a dit : *salus ; parens (ac deus) salutis ; servator ; salutaris*. Il a usé aussi de périphrases : *dare salutem alicui, salvum facere aliquem, servare aliquem, etc...*

1. « ... Itaque cum non solum patronum illius insulae, sed etiam SOTERA inscriptum vidi Syracusis. Hoc quantum est ! Ita magnum ut Latine uno verbo exprimi non possit. Is est nimirum SOTER qui salutem dedit. » *Actio in Verr.* II, II, LXIII, 154 (éd. LA VILLE DE MIRMOND, III, 154).

Aussi bien, voici les textes.

Dans une lettre à Atticus, qu'on peut dater de la fin de juin ou de juillet 61, Cicéron raconte à son ami comment, ayant comparu à titre de témoin au cours d'un procès intenté à Clodius et s'étant vu menacé, hué par les partisans de celui-ci, les juges se sont levés d'un même mouvement pour le protéger : attitude qui a subitement calmé l'effervescence des *patroni* de Clodius « cum ego sic ab eis (les juges) ut SALUS patriae defenderer »<sup>1</sup>.

Dans le *Discours au peuple après son retour* en 57, Cicéron appelle Lentulus « *parens ac deus salutis nostrae, vitae, fortunae, memoriae, nominis* » (v, II).

« Comment, demande-t-il au § 101 du *Pro Domo* en septembre de la même année, aurais-je eu le cœur assez dur, le regard assez effronté, pour voir ma maison démolie, dans une ville dont l'avis unanime du Sénat m'avait tant de fois proclamé le Sauveur... ? »

« ...ut, cuius urbis *servatorem* me esse senatus omnium assensu toties iudicavit, in ea possim intueri domum meam eversam ».

Même expression dans le *Pro Plancio*, en 54 :

« Et moi, à la vue de tant de dangers, alors que, vaincu, j'entraînais la perte de l'État ; vainqueur, une interminable guerre, je me serais exposé à mériter le nom de destructeur de la République, moi qui en avais été le sauveur ! »

« Et idem perditior reipublicae nominarer, *qui servator fuisset* »<sup>2</sup>.

Dans la péroraison de son *Pro Ligario* (xii, 38) prononcé en 46, Cicéron fait un appel pathétique à la clémence de César, en faveur de Q. Ligarius, qui avait été partisan de Pompée, et, après avoir reçu du dictateur un demi-pardon, se voyait de nouveau menacé dans sa vie même, un accusateur ayant surgi contre lui.

« Il n'y a rien, remarque Cicéron, qui plaise autant au peuple que la bonté. De toutes tes vertus si nombreuses, il n'en est point qui soit plus admirable, plus séduisante que la miséricorde. Et jamais les hommes ne se rapprochent davantage des dieux que quand ils *donnent aux hommes leur salut*.

» D'en sauver le plus possible, il n'est rien de plus grand

1. *Ad Att.* I, xvi, 5.

2. xxxvi, 49.

dans ta haute situation que de le *pouvoir*, rien de meilleur dans ton caractère que de le *vouloir* »<sup>1</sup>.

Notons encore des tours comme ceux-ci :

« Qui rempublicam salvam esse vellent... »<sup>2</sup> ; « Quae (patria) salva per te est »<sup>3</sup> ; « salvum esse cupire »<sup>4</sup>.

Enfin, au III<sup>e</sup> livre du *De Finibus*<sup>5</sup>, énumérant diverses épithètes jointes habituellement au nom de Jupiter, c'est *Salutaris* qu'il choisit pour rendre l'idée de Sauveur.

« Atque etiam Iovem, cum Optimum et Maximum dicimus cumque eundem *Salutarem*, Hospitalem, Statorem, hoc intellegi volumus, *salutem hominum in eius esse tutela.* »

Je fais abstraction de deux textes cicéroniens, l'un du *Pro Sextio*<sup>6</sup>, l'autre de l'*In Pisonem*<sup>7</sup>, où l'expression *auctor salutis*, appliquée soit à Pompée, soit à Lentulus, signifie non pas précisément « sauveur », mais « initiateur de la mesure qui m'a sauvé » — en l'espèce son retour d'exil.

La conclusion de cette partie de mon exposé, je l'emprunterais volontiers avec une retouche, à un compilateur un peu baroque du début du V<sup>e</sup> siècle, Martianus Capella, lequel, au livre V de son *Encyclopédie* ordinairement citée sous ce titre « *les Noces de Mercure et de la Philologie* », observe que Cicéron s'est refusé à transposer *soter* en *salvator*<sup>8</sup>. Sans doute serait-il plus juste de dire que ce terme encore inconnu ne s'est pas offert à lui et qu'il a jugé superflu d'en créer un, car il est plutôt économe de néologismes, sauf quand il lui faut à tout prix exprimer en sa langue des formules techniques de philosophie ou de rhétorique.

Si nous élargissons cette petite enquête à d'autres écrivains

1. Homines enim ad deos nulla re propius accedunt quam *salutem hominibus dando* ? Nihil habet nec fortuna tua maius, quam ut possis, nec naturam melius, quam ut velis *servare quam plurimos*.

2. *Tusc.* IV, 51 ; conf. *De lege agr.* III, 34 ; *Pro Ligario*, 19.

3. *De leg.* I, 5.

4. *Pro Flacco*, V.

5. III, xx, 66 (trad. MARTHA, II, p. 44).

6. L, 107, Cn. Pompeius... qui se non solum *auctorem meae salutis*, sed etiam *supplicem populo romano* exhibuit.

7. xxxii, 80 : Cicéron appelle Lentulus *auctor salutis meae*.

8. V, 166. « Auribus temperandum et insolentia fugienda, quam vitans Cicero *soterem salvatorem noluit nominare* ».

classiques, nous constatons par exemple que Properce dit, lui aussi, *servator*.

Dans la pièce où il célèbre la victoire d'Actium — c'est la sixième du livre IV — le poète prête à Apollon, qui va combattre pour Octavien, l'interpellation suivante :

« Mox ait : O longa *mundi servator* ab Alba,

» Auguste, Hectoreis cognite meior avis

» Vince mari : iam terra tua est »<sup>1</sup>.

« O fils d'Albe la longue, Auguste, toi, le *Sauveur du monde*, que l'on salue comme plus grand encore que ta race sortie d'Hector, triomphe sur la mer ; déjà la terre est à toi. »

Il en faut dire autant de Tite-Live.

Au livre XXXIV de ses *Histoires*, l'historien raconte la brillante expédition de T. Quinctius Flaminius contre les Lacédémoniens, ou plutôt contre leur tyran, Nabis, avec l'appui d'un bon nombre de Grecs qui avaient eu à souffrir des déprédations de celui-ci. Une fois Nabis, non pas mis hors de cause, — car il eût fallu pour cela ruiner Lacédémone, — mais mis hors de nuire, Flaminius annonce aux Grecs qui l'ont aidé qu'il va évacuer ses troupes, et qu'ils n'ont plus qu'à faire bon usage de la liberté que ses armes leur ont assurée. Acclamations, larmes de joie ; et quand le général romain se retire tous les députés grecs présents l'accompagnent, en le proclamant le *sauveur*, le libérateur de leur pays.

« ... Quorum agmen imperator secutus, prosequentibus amicis, *servatorem* liberatoremque acclamantibus »<sup>2</sup>.

Tacite, lui, préfère *conservator*.

L'affranchi Milichus, qui avait révélé à Néron la conspiration montée par Pison, s'attribua, raconte-t-il, le nom de Sauveur (*conservatoris sibi nomen... adsumpsit*), « du mot grec qui rend cette idée (*Graeco eius rei vocabulo*) »<sup>3</sup>.

« C'est évidemment *Soter*, note Henri Goelzer dans son édition, mais Tacite évite d'introduire les mots grecs dans son texte »<sup>4</sup>.

Quant à Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* XXXIV, 75), il parle de

1. Vers 37 et s.

2. XXXIV, 50, 9.

3. *Annales*, XV, 71.

4. Notons que *conservator* apparaît sur les monnaies, accolé au nom de Jupiter, à partir de l'époque d'Auguste : cf. *Thesaurus l. lat.*, s. u., col. 418.

temple de *Jupiter Servator*. Rappelons qu'en un pareil cas Cicéron avait dit *Jupiter Salutaris*.

Et voici maintenant que le monde occidental prend contact avec la foi nouvelle et avec les livres qui en contiennent le message.

Nous connaissons fort mal la période initiale où s'élabora le latin chrétien : n'oublions pas que Tertullien commence à écrire seulement vers la fin du second siècle et que, s'il a mis sa marque puissante sur ce latin, il a certainement hérité quantité de termes déjà forgés dans les groupements chrétiens.

Cela d'autant plus qu'au cours de ce second siècle, des anonymes entreprennent de faire passer en latin la Bible grecque, à l'usage des éléments qui, variables en importance selon les temps et les lieux, n'avaient du grec qu'une connaissance faible ou nulle. Le principe dont ils s'inspirent, et que leur respect des textes scripturaires leur impose, c'est un littéralisme aussi exact, aussi ajusté que possible. Ils rencontrent le mot *σωτήρ* dans l'« Ancien Testament, traduit par les *Septante*, où il apparaît une vingtaine de fois, presque toujours pour désigner Dieu. Ils le rencontrent dans le Nouveau Testament, où il désigne quelquefois Dieu, mais bien plus souvent le Christ — sauf, toutefois, chez Matthieu et chez Marc qui ne l'emploient pas. *Servator* ou *conservator* rendraient assez bien *σωτήρ*.

Si ces mots, pourtant compris de tous, ne fixent pas leur choix, c'est sans doute que l'idée de « sauvegarde », de « protection », de « conservation », leur paraît insuffisante à exprimer, à épuiser la notion de « salut », plus complexe et située dans une zone différente. Ce n'était plus en effet, de biens terrestres qu'il s'agissait, ni de valeurs positives — vie, santé, fortune, paix sociale —, mais de la destinée d'outre-tombe, de la *vitae aeternae dandae potestas*<sup>1</sup>. Il fallait pour cela un terme neuf.

Aussi, à côté de *salutaris*, créèrent-ils *salvator*. Dérivé d'un supin (comme *annunciator*, *ascensor*, *calcator*, *concubitor*, *devorator*, *eruditor*, *fornicator*, et tant d'autres substantifs en -or), il est probable que le mot ne fut formé que quand le verbe *sal-*

1. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, VI, 8.

vare, inemployé chez les classiques, mais qui était peut-être de la langue courante, vulgaire <sup>1</sup>, eut été lui-même promu à la dignité d'équivalent du grec *σώζων*.

Quel accueil fut fait à cette initiative ?

Vers la fin du second siècle, Tertullien, styliste d'un exceptionnelle puissance et prodigieux créateur de mots, qui connaît les versions latines de la Bible, mais ne s'en sert qu'avec une large indépendance, accepta *salvator*.

Il l'accepta, comme *salvare* lui-même (dont il use, d'ailleurs, avec infiniment de discrétion, dans deux citations bibliques <sup>2</sup>, en tout et pour tout). *Salvator* est employé une fois dans l'*Adversus Iudaeos* <sup>3</sup> et deux fois dans l'*Adversus Marcionem* <sup>4</sup>.

Mais une autre forme, qui est de son invention, paraît avoir eu ses préférences. C'est *salutificator* dont l'avenir fut précaire : on lit ce mot à deux reprises dans l'*Adversus Marcionem* <sup>5</sup> » ; il « apparaît aussi dans le *De Carne Christi* <sup>6</sup> ; dans le *De Resurrectione Carnis* <sup>7</sup>, dans le *De Ieiunio* <sup>8</sup>, dans le *De Pudicitia* <sup>9</sup>.

1. On soupçonne le mot dans une tablette de plomb, une *defixio*, trouvée à Bath, en Angleterre et qui est probablement du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cf. *Hermès*, t. XV, p. 588. A la ligne 10, ZANGEMEISTER complète ainsi : [sa]lvavit. Mais c'est une restitution hypothétique. — Dans Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XVII, 178 (MAYHOFF, t. III, p. 115), les mss. donnent : « *Sequente anno, palmites SALUTENTUR pro viribus matris singuli aut gemini* ». Les éditeurs ont proposé diverses corrections : *serventur* (BROTERIUS, Paris, 1779) ; *attollentur* (SILLIGIUS, Hambourg-Gotha, 1853) ; *alitentur* (JAHN, Leipzig 1857) ; *educentur* (MAYHOFF). HARDUIN proposait *salventur*, dans son édition de 1685. Mais, là encore, ce n'est qu'une conjecture.

2. *Scorpiace* II (p. 149, l. 13, REIFFERSCHIED-WISSOWA) et *De Fuga*, 7 (EHLER t. I, p. 475, l. 4). Ailleurs il dit toujours *salvum facere*.

3. X (EHLER, II, 728, l. 10). *Christus... aliis ferus, ut iudex, aliis mansuetus, ut salvator.*

4. III, XVIII (*Corp. Script. Eccl. lat.*, t. XXXXVII, p. 406, l. 13) même formule ; IV, XIV (p. 459, l. 14)... *ut hanc Christi quasi privatam benignitatem rivulum credas de fontibus Salvatoris.*

5. II, XIX (*Corp. Script. Eccl. lat.*, t. XXXXVII, p. 361, l. 27 ; EHLER, II, 108,) *iste accipiet benedictionem a domino et misericordiam a deo salutificatore suo* ; V, XV (*ibid.*, p. 629, l. 13 ; EHLER, II, 320) *in adventu domini et salutificatoris nostri Christi...*

6. XIV (EHLER, t. II, p. 450, l. 13). *Ergo iam non unus Deus, nec unus salutificator...*

7. XLVII ; *Corp. Script. Eccl. lat.*, t. XXXXVII, p. 98, l. I ; EHLER, II, 529 (citation de saint Paul, *Phil.* III, 21).

8. VI *Ibid.* (t. XX, p. 280, l. 21, EHLER, I, 859 (citation du *Deuté.* 32, 15).

9. II (*Ibid.*, p. 222, l. 12 ; EHLER, I, 794) *Deus... salutificator omnium hominum et maxime fidelium.*

Tertullien n'emploie pas personnellement la forme grecque *Soter*. Mais il la note, parmi plusieurs autres, dans un passage ironique où il énumère les diverses façons dont les Gnostiques Valentiniens désignent le Christ.

« Cum cognominant *Soterem* et Christum et Sermonem de patritis et Omnia iam, ut ex omnium defloratione constructum »<sup>1</sup>.

Minucius Felix, probablement postérieur de quelques années à Tertullien — il y a controverse sur ce point — n'emploie ni *salvator*, ni aucun autre équivalent, dans son *Octavius*. Mais il n'y a rien à conclure de là, car il se maintient volontairement dans une sorte de spiritualisme assez banal, et dégagé de toute précision dogmatique.

Beaucoup plus inattendue est la pratique de saint Cyprien, qui est très loin, lui, de ce vague académique.

Par un singulier hasard — car ce n'est sûrement qu'un hasard — Cyprien ne cite aucun des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament où figure le terme *σωτήρ*, ce qui l'aurait obligé à le traduire. L'éditeur Hartel n'a même pas relevé le mot *salvator* dans son *Index Verborum*. En fait on le trouve une fois dans une lettre qui n'est pas de Cyprien, quoique mêlée aux siennes<sup>2</sup> ; une fois dans le *De singularitate clericorum*, qui figure dans le *Corpus* de ses œuvres, mais où il n'est pour rien<sup>3</sup> ; deux fois dans le répertoire de textes scripturaires intitulé *Testimonia ad Quiriana*, qu'au lui impute d'ordinaire, encore qu'il y ait des doutes pour le III<sup>e</sup> et dernier livre<sup>4</sup>.

Quand Cyprien ne dit pas simplement *Christus*, ou *Dominus*, il dit *auctor salutis*<sup>5</sup>.

En somme, ce mot *salvator*, que la pratique journalière de la Bible latine rendait certainement familier aux chrétiens du type courant — on en relève des exemples assez nombreux dans les inscriptions chrétiennes, quelquefois même dans les

1. *Ad Valentinianos*, XII (*Corp. Script. Eccl. lat.*, t. XXXXVII, p. 191, l. 21).

2. *Epist.* XXI, I de Celerinus à Lucianus (HARTEL, t. III, I, p. 529, l. 12).

3. § 8 (HARTEL, p. 183, l. 4).

4. II, 7 (p. 73, l. 2) ; III, 11 (p. 124, l. 5). Il emploie quelquefois *salvare* ; par ex. HARTEL, t. III, I, p. 263, l. 17 ; p. 345, l. 9.

5. *Quod idola dñi non sint*, 15 (HARTEL, vol. III, pars I, p. 31, l. 15) ; HUGO KOCH a su rendre très vraisemblable l'authenticité de ce traité dans ses *Cyprianae Unters.* Rome 1926, chap. I.

papyri — n'ôtait pas aux esprits cultivés toute envie d'en chercher un autre. Il semble que l'on subodore chez certains d'entre eux une hésitation à en faire emploi, un désir de l'expliquer, quand ils s'y décident. Sans doute se seraient-ils senti beaucoup plus à l'aise, si le verbe *salvare* avait appartenu à la bonne langue. J'ai déjà indiqué qu'il n'en était rien. Les Latins instruits disaient *servare*, non *salvare*, qui n'émerge dans les textes littéraires profanes, ou plutôt dans certains textes techniques, que fort tard, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. De là, sans doute la légère perplexité des chrétiens un peu puristes.

Arnobe, par exemple, vieux rhéteur converti sur le tard, préfère nettement à *salvator* d'autres expressions du latin laïque. Il use une fois de *conservator* : « Si generis Christus humani *conservator* advenit » <sup>2</sup>. Il est vrai que c'est dans une objection qu'il prête à ses adversaires non-chrétiens. Mais parlant pour son propre compte, il déclare que le Christ a été envoyé aux hommes comme *sospitator* <sup>3</sup>. Il le qualifie ainsi à deux reprises, et Reifferscheid a eu le tort de ne pas relever ce mot dans l'*Index* de son édition.

*Sospitator* appartenait à la langue profane de l'époque impériale. Apulée en avait fait un assez fréquent usage. Il qualifie ainsi dans les *Métamorphoses* <sup>4</sup> un anonyme qui, alors que Lucius, le héros du livre, changé en âne, est soupçonné d'avoir été mordu par un chien enragé, démontre en le faisant boire qu'il est indemne de toute contagion. — Il associe le mot comme épithète (*sospitatrix*) au nom de la déesse Isis <sup>5</sup>; et, dans son *Apologie* <sup>6</sup>, il nomme le dieu suprême, le dieu de Platon, *aeternus animantum sospitator*, « éternel conservateur des êtres animés ».

On trouve également dans la poésie latine chrétienne quelques survivances des expressions proprement classiques. Juvencus, qui écrit vers 329, emploie plusieurs fois *servator* <sup>7</sup>, tout comme

1. Chez Gargilius Martialis, 22 ; chez Nonius Marcellus, 170, 176 (L. MUELLER).

2. II, 63 (*Corp. Script. Eccl. lat.*, t. IV, p. 99, l. 10).

3. I, 53 (*Corp. Script. Eccl. lat.*, p. 36, l. 16) ; II, 74 (*ibid.*, p. 108, l. 12).

4. IX, III (HELM, p. 209, l. 1).

5. XI, IX (*ibid.*, p. 272, l. 23) et XI, XV (p. 277, l. 22).

6. LXIV (HELM, p. 73, l. 1).

7. *Evang.* II, 243 ; 256 ; 327 ; 382 ; III, 17 ; 195. Il dit aussi *salvator* (I, 719 ; II, 247 ; III, 192 ; IV, 51 ; 537). Pour *servator*, comp. Stace, *Thebaïde*, X, 684.

Cicéron lui-même. La poésie chrétienne gardait plus que la prose, moins asservie à la tradition, le respect scrupuleux des maîtres du passé, — respect qui, au surplus, la sauvait d'une ruine encore plus complète, en substituant à l'inspiration défaillante des pastiches qui n'étaient pas toujours inhabiles.

Lactance, rhéteur comme Arnobe, dont il avait été l'élève, doit éprouver un certain malaise à user de *salvator*, car il ne marque jamais de paraphraser le mot, d'en détailler le sens et le contenu, les rares fois où il s'en sert.

« Emmanuel... nunquam vocitatus est (Christus), sed Iesus, qui latine dicitur *salutaris sive salvator*, quia cunctis gentibus salutifer venit »<sup>1</sup>.

Et dans l'*Epitome*<sup>2</sup> :

« Ab hominibus... duobus vocabulis nuncupatur Iesus, *quod est salvator*, et Christus, quod est rex : salvator ideo, quia est sanatio et salus omnium qui per eum credunt in Deum... »

Saint Augustin, lui, accepte l'usage chrétien déjà consolidé, et devenu courant autour de lui. *Salvator* revient souvent dans son œuvre, par exemple dans les *Sermons*<sup>3</sup>. Mais il a un sens trop fin de la langue latine, une érudition lexicographique trop étendue — n'avait-il pas été grammairien, puis rhéteur de profession jusqu'à trente-deux ans ? — pour ne pas sentir que ce mot *salvator* rend un son qui n'est pas parfaitement pur. Sans en désavouer l'emploi, il a éprouvé le besoin de s'expliquer sur un terme qui avait peut-être provoqué quelque observation ironique de la part des lettrés païens : il le fait à deux reprises, une fois dans le Sermon 299,6, une fois dans le *De Trinitate*. Voici en quels termes :

Relevant dans ce sermon 299 l'expression de saint Paul « le Christ Jésus », Augustin l'interprète ainsi :

« Le Christ Jésus, en d'autres termes le Christ Sauveur. Que

Tam uulgus euntem | Auctorem pacis *servatoremque* deumque | Conclamat gaudens.

1. *Div. Inst.* IV, XII, 6 (*Corp. Script. Eccl. lat.*, t. XIX, p. 311, l. 2). Cf. § 9 (p. 312, l. 1)

2. *Epitome*, 36, 9 (p. 713, l. 21).

3. S. XXI, 7 ; XXXIII, 5, 5 etc. Il dit *conservator* dans le *De Fide et operibus*, XXIV, 45 ; XXV, 46 et dans un des sermons édités par A. MAI, *Nova Patrum Bibliotheca*, Rome, 1852, I, 1, p. 132.

les grammairiens n'examinent pas jusqu'à quel point ce mot (*salvator*) est latin, mais que les chrétiens (considèrent plutôt) combien il est exact. *Salus*, en effet, est latin ; *salvare*, *salvator*, ces mots-là n'étaient pas latins avant la venue du Sauveur. Quand il fut venu vers les Latins, il a rendu latins ces mots-là aussi »<sup>1</sup>.

Dans le *De Trinitate* (XIII, x, 34) il écrit<sup>2</sup> :

« S'il n'y avait pas d'infirmité, il n'y aurait pas de médecin ; et c'est le sens du mot hébreu *Jésus*, en grec *Σωτήρ*, en latin *salvator*. Ce dernier mot, la langue latine ne le possédait pas auparavant. Mais elle pouvait se le donner, et elle l'a pu, en effet, dès qu'elle l'a voulu ».

Dès cette fin du IV<sup>e</sup> siècle, le mot *salvator* était assuré de la survie. C'est seulement par virtuosité poétique que le poète Prudence harsarde des périphrases comme *dux salutis*<sup>3</sup>, *salutis auctor*<sup>4</sup>, *doctor novae salutis*<sup>5</sup>, à côté du terme usuel<sup>6</sup>.

Dans sa version des Livres Saints, la *Vulgate*, saint Jérôme a employé quelquefois *salutaris*, surtout dans le livre des *Psaumes* où il utilise une version plus ancienne ; mais *salvator* est le terme qui se forme d'ordinaire sous sa plume<sup>7</sup>.

Telle a été la destinée initiale de cette expression, toute chargée

1. « Nec quaerant grammatici quam sit latinum, sed Christiani, quam verum. *Salvare* et *Salvator*, non fuerunt haec latina, antequam veniret *Salvator* ; quando ad Latinos venit, et haec latina fecit. »

2. *Patrol. lat.*, 42, 1025. « Qui est Hebraice *Jesus*, graece *σωτήρ*, nostra autem locutione *Salvator* : quod verbum Latina lingua antea non habebat, sed habere poterat, sicut potuit, quando voluit. »

3. *Cathem.* IX, 94 ; XII, 79.

4. *Ibid.*, IV, 12.

5. VII, 79.

6. I, 50 ; *Ditloch.* 132 ; *Perist.* I, 115.

7. On lit encore *conservator* chez Zénon de Vérone, II, XIV, 4 : *dominum et conservatorem nostrum Iesum Christum*.

Notons ici que *Salvator*, comme nom propre, est extrêmement rare dans l'onomastique chrétienne antique. DIEHL signale dans ses *Inscr. lat. christ. vet.*, n° 3492 D, un Petrus Paulus Salvator Genesius, et renvoie au *Bull. Commun.* 1904, p. 326 et s. ; 1912, p. 196, 51. — *Salvia* se rencontre dans les inscriptions profanes (DESSAU, n° 9049 ; 7213 ; 7511 ; 2229<sup>4-6</sup>) et chrétiennes (DIEHL, n° 307, 1338 ; 4075 ; 4110). Il semble, d'après un autel votif conservé au Musée du Capitole (CIL, VI, 492) que le navire sur lequel fut amenée la pierre noire, symbole de la Mère des Dieux, s'appelait *Salvia* (peut-être *Σωτήρια*, en grec) ; Voy. GRAILLOT, *Le Culte de Cybèle*, p. 6.

de signification religieuse dans l'esprit de ceux qui la créèrent. Certes, le lexique latin, dont Lucrèce avait déploré la pauvreté (... *propter egestatem linguae*), que Sénèque lui-même trouvait indigent <sup>1</sup>, s'est enrichi d'acquisitions surabondantes durant les premiers siècles chrétiens. Mais si forte était l'influence de l'école, avec sa prudence verbale, son goût d'*elegantia*, que les lettrés chrétiens formés à l'éclectisme sage des disciplinés scolaires hésitaient parfois en face de certaines créations verbales, se récriaient même — affirme saint Jérôme <sup>1</sup> — devant la *novitas* ou la *vilitas* de tels ou tels vocables.

L'étude des textes nous a révélé, à propos de *salvator*, quelques vestiges de ces réactions, de ces hésitations tout au moins, — témoignages d'un classicisme plus tenace qu'on ne soupçonnerait et dont il serait aisé de rassembler beaucoup d'autres preuves.

Pierre DE LABRIOLLE,  
de l'Institut.

1. *Ep.* LVIII.

1. *Comm. in Gal.* I, 12 (*Patrol. lat.*, xxvi, 323).

---